

# Campagne de 1799, en Suisse et en Allemagne : d'après l'archiduc Charles, les généraux Masséna, Jomini, etc. [suite]

Autor(en): [s.n.]

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **1 (1856)**

Heft (14): **Supplément au No 14 de la Revue Militaire Suisse**

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-328140>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CAMPAGNE DE 1799, EN SUISSE ET EN ALLEMAGNE,

D'APRÈS L'ARCHIDUC CHARLES, LES GÉNÉRAUX MASSENA, JOMINI, ETC.

(suite.)

Ménard rentrait de la vallée de la Lanquart, lorsqu'il fut instruit qu'une nuée de rebelles se présentaient déjà aux portes de Coire, tandis que d'autres marchaient sur Ragatz par la vallée de la Tamina. Il se hâta d'envoyer un détachement à Pfeffers pour couper le chemin à ces derniers, et réunissant deux bataillons des 103<sup>e</sup> et 109<sup>e</sup>, quelques compagnies de la 14<sup>e</sup> légère et un escadron de chasseurs, il les lança sur Coire. L'approche de cette colonne fit replier les paysans sur Ems, où ils se défendirent vigoureusement, de là sur Reichenau dont ils barricadèrent les ponts. Ici leur résistance fut encore plus énergique et on ne les délogea qu'après plusieurs charges à la baïonnette où furent tués 600 de ces malheureux.

Le détachement d'insurgés qui avaient pénétré sur Wettis fut taillé en pièces à Tamins, et ce village livré aux flammes. — Le 4, la colonne expéditionnaire se porta sur Illanz, chassant devant elle la masse. Le 5, de grand matin, Dissentis était investi. En cherchant dans le couvent des Bénédictins les chefs de la révolte, les grenadiers découvrirent les dépouilles sanglantes de 108 malheureux soldats de la 103<sup>e</sup> massacrés quelques jours auparavant. A cette vue, rien ne put retenir la fureur des soldats, et le village ainsi que le couvent furent réduits en cendres.

Au reste, l'insurrection des Grisons avait coïncidé avec l'attaque de Hotzé sur Ste-Lucie; et ce général paraît y avoir poussé de toute son influence, qui était plus grande sur les Grisons que sur aucun des autres cantons.

Le Valais seul ne put être réduit; les insurgés parvinrent à se maintenir à Louèche où 6000 hommes, avec sept canons, fermèrent la vallée du Rhône.

Ainsi, les efforts de l'Autriche pour soulever la Suisse furent déjoués en moins d'une semaine; ils n'eurent d'autre résultat que de faire périr une foule de malheureux paysans et de détruire plusieurs villages qu'on incendia pour servir d'exemple en frappant les autres d'épouvante.

Qu'on se figure maintenant la position de Masséna si l'entreprise de Hotzé sur Ste-Lucie eût réussi et si l'insurrection n'eût pas été promptement réprimée? Menacé à gauche par l'archiduc victorieux, assailli à droite par Hotzé et Bellegarde, réduit à lutter contre des forces

supérieures, il aurait encore vu ses communications à la merci des insurgés. Le moindre succès de Hotzé eût causé la ruine totale de l'armée d'Helvétie, si l'archiduc s'était mis en devoir de le soutenir.

LES ALLIÉS S'EMPARENT DES GRISONS.

Le départ de la division Lecourbe avait beaucoup affaibli les Français dans les Grisons. Cependant ils persistèrent à garder la même attitude défavorable qui ressemblait à une position triangulaire aux angles aigus et saillants. — La division Ménard, commandée alors par Chabran, renforcée d'un détachement que lui laissa Lecourbe, occupait une ligne qui, partant du col de Ste-Lucie, suivait la Lanquart, en tournait les sources et se repliait, par les sommités du Fluela, de l'Albula et du Septimer, vers le Bernardin. Sa force numérique, disproportionnée à une si forte étendue, ne suffisait point pour soutenir cette quantité de postes qu'elle cherchait en vain à couvrir de retranchements et d'abatis.

L'opération offensive des Autrichiens ne demandait, pour réussir, que d'être conduite avec connaissance du terrain, même sans efforts extraordinaires. C'était un cordon qu'il fallait rompre, et une fois rompu, les suites étaient inévitables et fatales aux Français dans un pays montagneux.

Masséna lui-même sentait tellement que sa position n'était pas tenable qu'il avait demandé au Directoire l'autorisation d'abandonner, pour resserrer sa ligne, les Grisons et les bailliages Italiens, avant que les Autrichiens en eussent entrepris la conquête, pour ne défendre que le Simplon, le St-Gothard et la ligne du Rhin. L'état des esprits en Suisse ne permettait pas de douter qu'une retraite commencée par suite d'un mouvement offensif des Impériaux, ne servît de prétexte aux malveillants pour exciter le pays à l'insurrection et les milices à la défection. Tandis que, au contraire, une évacuation volontaire des Grisons ne serait envisagée que comme une simple mesure de prudence et n'entraînerait aucun désastre. Mais le Directoire ne l'entendit point ainsi; Masséna reçut l'ordre positif de conserver les Grisons. Le défaut de sa position ne saurait donc être reproché à Masséna.

Hotzé, après avoir pourvu à la sûreté du Vorarlberg en laissant de fortes garnisons à Bregenz, Dornbiren et Feldkirch, marcha de nouveau à la conquête du col de Ste-Lucie, avec  $18 \frac{2}{3}$  bataillons et  $8 \frac{1}{2}$  escadrons. Il divisa ses troupes en quatre colonnes, dont deux devaient agir directement contre le col, et les deux autres franchir les montagnes pour descendre dans la vallée de la Lanquart, tandis que Bellegarde y pénétrerait du côté du midi.

*Première colonne.* — Conduite par Hotzé lui-même, elle se forma

le 14 mai à Balzers, protégea l'opération contre toute atteinte de la rive gauche du Rhin, fit taire les batteries établies sur son bord, foudroya de son feu la route opposée de Verdenberg et Ragatz et se tint prête à escalader le col avec les échelles dont elle était munie.

*Deuxième colonne.* — Elle se rendit dès le 12 mai dans la vallée de Gamperthon, gagna, le 13, les pâturages de Maienfeld et détacha, le 14, un bataillon sur le revers du col. Les deux autres bataillons s'emparèrent de Maienfeld, Jennins, Malans, et culbutèrent l'ennemi, la 37<sup>e</sup> demi-brigade, au-delà de la Lanquart, en lui enlevant un canon.

Aussitôt que le bataillon détaché sur le revers du col se vit assuré sur ses derrières par les progrès des deux autres, il fonça sur le col, défendu par deux bataillons de la 14<sup>e</sup> légère, pénétra dans le camp malgré le feu terrible de l'artillerie tournée contre lui, prit 11 canons, 10 chariots de munitions, et la plus grande partie de la garnison du fort, dispersa le reste et ouvrit les portes à la 1<sup>re</sup> colonne. Hotzé s'y précipita, poursuivit les fuyards, enleva encore trois canons à Fläsch et lança sa cavalerie jusqu'aux bords de la Lanquart. Arrivée là, la 1<sup>re</sup> colonne se mit en rapport avec les autres qui avaient commencé leur mouvement déjà le 12.

*Troisième colonne.* — Elle déboucha par les pâturages du Gamperthon sur Seewis, tourna et prit les retranchements élevés dans cet endroit, força le pont de la Lanquart, traversa les postes français qu'elle maintint par de petits détachements et marcha tout d'une haleine sur Zizers où elle rejoignit la 1<sup>re</sup> colonne et marcha avec elle sur Coire.

*Quatrième colonne.* — Dirigée sur Tschaguns, dans le Montaffun, elle traversa les montagnes à Gavin et à Gargellen, rencontra dans ce dernier village une des colonnes de Bellegarde, et descendit presque sans obstacle dans la vallée de la Lanquart; elle arriva jusqu'au pont supérieur du péage.

Pendant que Hotzé marchait sur Coire, Chabran, qui avait pris depuis quelques jours le commandement de la division Ménard, se retirait à Ragatz et à Sargans, puis prenait position entre ce dernier village et Wallenstadt, sa droite au château de Graeplan, sa gauche appuyée au mont Berschis.

Dans ces diverses affaires les Autrichiens firent 3000 prisonniers aux Français, s'emparèrent de 15 canons, de 22 chariots de munitions, de quelques magasins de vivres à Zizers et à Coire. Leurs pertes ne furent pas considérables.

Bellegarde, de son côté, déboucha aussi en quatre colonnes du Montaffun et de l'Engadine :

*Première colonne.* — Elle partit le 13 de Galthur et Gargellen, joignit Plumkelt (4<sup>e</sup> colonne de Hotzé) dans ce dernier village, passa avec elle le Schlapiner et tourna à gauche sur Zumkloster que l'ennemi évacua sur le champ; elle se réunit ensuite avec la deuxième à Davos.

*Deuxième colonne.* — Elle partit le 13 au soir de Suss, chassa les postes français du Fluela, et s'avança sur Tschuggen.

Le 14, elle attaqua un abatis en avant de Davos, le força et fit des prisonniers. — Le 15, elle détacha deux bataillons sur Langwies, dans le val Schalfiker; les autres suivirent le chemin de Lenz jusqu'à Alvenen où ils s'établirent. — Le 16, leur avant-garde poussa sur Obervatz.

*Troisième colonne.* — Elle se rassembla à Ponte, renforça, le 14 après midi, les postes avancés sur l'Albula, s'empara de Weissenstein et marcha, le 15, sur Bergun. Bellegarde prit position sur Filisur, derrière le Landwasser.

*Quatrième colonne.* — Marcha de Silvaplana, partie par le Julier, partie par Casaccio et le Maloya, et se réunit au-dessus des sources de l'Inn. — La colonne entière avança, le 14, jusqu'à Molins, dans l'Ober-Halbsteinthal, et arriva le 15 à Tiefenkasten, vis-à-vis de Lenz. Un détachement de flanqueurs occupa un pont sur le ruisseau de l'Albula au-dessous d'Obervatz, et le village de Fusternau, sur le Rhin.

Les Français précipitèrent leur retraite; tout ce qui appartenait à la division Lecourbe se retira par le Splugen sur Bellinzona, où ils rejoignirent leur général par la vallée de Misox; le reste appartenait à la brigade Suchet; ce général rallia ses troupes à Reichenau dont il fit rompre les ponts.

Les Autrichiens ramassèrent bon nombre de traîneurs et trouvèrent à Filisur deux canons que les Français avaient jetés dans un précipice, ne pouvant les traîner avec eux.

Après la prise du col de Ste-Lucie, la division Chabran, ci-devant Ménard, fut coupée en deux parties; l'une sous Chabran, passa le Rhin, comme nous l'avons vu, à Ragatz et se retira bientôt dans le canton de Glaris; l'autre, sous Suchet, se réfugia à Reichenau; le pont de Felsberg fut rompu et celui de Reichenau incendié sous la protection d'une très vive canonade.

Suchet comptait rejoindre Chabran à Ragatz par le Kunkels et Wättis; mais la retraite de Chabran à Sargans d'abord, et à Graeplan ensuite, et la présence de l'ennemi au débouché de la vallée de la Tamina, le contraignirent à prendre la route d'Illanz, après avoir jeté son artillerie dans le Rhin ainsi que ses munitions; d'Illanz il gagna la vallée de la Reuss. Il arriva le 19 à Urseren par des che-

mins affreux, ayant à lutter continuellement contre la faim et les paysans en armes. Dans cette pénible traversée Suchet perdit à peu près 400 hommes ; plusieurs de ses soldats périrent d'inanition et de misère. — C'était du reste la même route qu'avait suivie Loison au commencement de mars, lorsqu'il fut forcé d'abandonner la vallée du Rhin.

Suchet était désormais en communication avec Lecourbe. Hotzé ne le fit poursuivre que faiblement jusqu'à Illanz, ayant en vue de se rapprocher de l'archiduc.

Quant à Bellegarde, au lieu de marcher sur le St-Gothard pour tâcher d'y prévenir Lecourbe, il mit ses troupes en cantonnements entre Lenz, Splügen et Chiavenna, au grand étonnement de tous. Ce qui explique cette conduite, c'est que Bellegarde venait d'être requis par Souvarow de passer en Italie. C'est pour obéir à ces ordres qu'il descendit sur Chiavenna, qu'il établit un magasin de vivres dans cette ville et qu'il songea à se procurer les moyens de passer le lac de Como. Mais n'aurait-il pas pu remplir son but plus utilement ? Hotzé conseillait tout autre chose.

En effet, Bellegarde aurait dû gagner rapidement, par les deux vallées du Rhin, le St-Gothard, point central d'où partent les vallées et les communications principales de la Suisse et d'où il pouvait descendre en Valais pour rejoindre Suvarow dans les plaines du Piémont par le Simplon ou par le St-Bernard, tout en forçant peut-être ainsi l'évacuation de la Suisse. Les Autrichiens pouvaient atteindre le St-Gothard en même temps que Lecourbe, si ce n'est avant lui ; le corps de celui-ci pouvait être défait, et la vallée du Rhône envahie d'autant plus facilement qu'elle était au pouvoir des insurgés de la réaction. En gagnant le St-Gothard, Bellegarde gagnait plus de facilité à suivre sa nouvelle direction ; il tenait les routes d'Italie et n'avait pas besoin de faire de longs préparatifs pour la traversée du lac de Como. Tous les débouchés de la Suisse méridionale se trouvaient entre les mains des Autrichiens qui, bientôt après, se rendirent maîtres du fort de Bard au pied du St-Bernard. Le Valais était en insurrection ; 6,000 hommes et sept canons, soutenus par la masse du peuple, tenaient le poste de Louèche. — Enfin, Hotzé avait offert de disposer des ressources de la Souabe pour alimenter le corps de Bellegarde pendant l'expédition sur le St-Gothard. — Partant de Chiavenna, Splügen et Dissentis, les troupes seraient arrivées en quatre ou cinq marches sur le St-Gothard ; qu'on se figure alors la position de Lecourbe, qui, comme nous le verrons bientôt, opérait dans ce moment-là (entre le 13 et le 20 mai), au-delà du mont Cenere, dans le fond de la vallée d'Agno ! L'arrivée de Bellegarde en Italie n'eût pas été retardée au-delà du temps qu'il

perdit sur les bords du lac de Como, où malgré tous ses efforts, une partie des troupes, l'artillerie et le train ne furent embarqués que le 27 mai à Riva et à Novalle pour Como, tandis que le reste, faute d'embarcations, suivit le chemin de la côte dès Géra.

OPÉRATIONS DE LECOUBE.

Dès son arrivée à Bellinzona, le 10 mai, Lecourbe envoya Loison en reconnaissance sur Lugano qui venait d'être occupé par la brigade Rohan. Les avant-postes autrichiens furent culbutés avec perte de 300 prisonniers, mais un renfort de deux bataillons russes rétablit le combat et força les Français à reprendre leur ancienne position.

Lecourbe dut aussi réprimer des rassemblements insurrectionnels à Airolo et dans le val Misocco.

Ignorant encore ce qui se passait dans les Grisons et la retraite forcée des Français, il se porta avec un fort détachement sur Lugano. L'ennemi n'y avait que des postes avancés qui furent culbutés. Rohan se retira à Ponte-Trèze, derrière le canal de communication du lac de Lugano au lac Majeur, laissant des avant-postes à Bioggio et à Agno. Lecourbe plaça les siens à Bivonico et à Taverne, à l'embranchement du chemin de Lugano et de Ponte-Trèze, mit un bon poste à Magadino et une réserve à Bellinzona.

Lecourbe, en marchant sur Bellinzona (le 10), s'était bien ouvert un chemin en Italie, mais non une communication avec l'armée française qui y combattait et qui, par sa retraite, s'éloignait de plus en plus des débouchés du St-Gothard. — Les alliés, au contraire, s'approchaient de Turin et un corps auxiliaire de Piémontais s'avancait d'Arona sur Domo-d'Ossola. — En Suisse, la conquête des Grisons permettait aux Autrichiens de poursuivre leur opération par la vallée du Rhin postérieur. — Lecourbe ne pouvait donc pas s'arrêter plus longtemps dans les vallées d'Agno et du Tessin; il repassa promptement le mont Cenere, puis apprenant que des détachements ennemis s'étaient montrés, déjà le 16, sur le Splügen, il retira ses troupes, le 20, de la vallée du Misocco et du Bernardin et commença sa retraite sur le St-Gothard, le 21, ne laissant derrière lui que des postes d'avertissement dont le dernier resta à Bellinzona jusqu'au 23.

La retraite de Lecourbe, au dire de l'archiduc, fut accompagnée d'une perte considérable en traînards, en attirail de guerre, en bêtes de somme, tout cela bien plus par suite de la difficulté des chemins, que par l'activité de ses adversaires.

Cette assertion de l'archiduc est formellement niée par Masséna qui prétend, au contraire, que l'artillerie et les blessés étaient évacués sur Altorf plus de huit jours avant le commencement de la retraite; la seule

perte regrettable, dit-il, fut celle d'un magasin de grains que Lecourbe ne put faire suivre faute de bêtes de somme. — Lecourbe arriva le 24 mai à Altorf, où il s'occupa immédiatement de mettre de l'ordre dans sa division. Il embarqua pour Lucerne tous les employés d'administration dont la présence aux corps était un dissolvant pour la discipline. — Les vivres d'ailleurs ne manquaient pas, les deux compagnies chargées de ce service se disputant à qui les fournirait.

La marche de Lecourbe, dit Masséna, nonobstant les embarras causés par la foule d'employés de l'armée d'Italie, de leurs femmes et de leurs enfants, fut si rapide qu'il prévint l'ennemi.

Loison fut chargé, avec cinq bataillons, de garder les débouchés de Dissentis et du Valais. A cet effet, il laissa un bataillon de la 76<sup>e</sup> à Airolo, en envoya un à Wasen et s'établit avec les trois autres à Urseren. Lecourbe, de son côté, laissa un poste à Steig, établit la 38<sup>e</sup> à Altorf, et les débris de la 12<sup>e</sup> légère à Schwitz, afin de défendre Rottenthurm et le Muttenthal.

#### OBSERVATIONS SUR LA GUERRE DES MONTAGNES.

La théorie de la guerre dans les montagnes ne s'est jamais développée aux yeux des observateurs d'une manière aussi claire que pendant le premier semestre de 1799 en Tyrol et aux Grisons, contrées les plus élevées de l'Europe.

Les Français ouvrirent la campagne par l'offensive et battirent les Autrichiens en détail. Ceux-ci, malgré leur supériorité numérique bien constatée, ne purent gagner le dessus, parce qu'ils se bornèrent à une stricte défensive.

Lorsque Lecourbe fut réduit à prendre une attitude passive, il rassembla toutes ses forces sur la ligne d'opération de ses adversaires, dans l'Engadine. Cette mesure, bonne dans les pays ouverts, quand l'ennemi ne peut dépasser de pareilles positions sans donner prise, manqua son but dans les montagnes.

Les Français, chassés sans peine de la vallée de l'Inn, cherchèrent à se maintenir dans les Liges grises, et occupèrent les contours du pays. Leur ligne fut enfoncée, parce que chacun des postes qui la composait n'était pas assez fort par lui-même pour faire une résistance efficace; ils perdirent ainsi l'avantage passif de la défensive, celui d'arrêter l'ennemi, de l'affaiblir par des pertes partielles, de ménager ses propres troupes et de mettre sa retraite hors d'atteinte.

Toutes les fois que l'un des deux partis remporta quelque avantage, ce fut toujours en tournant son adversaire. Cette manœuvre est la plus facile, la plus sûre dans les montagnes, la plus décisive. Qu'on se représente les difficultés d'une attaque de front en pays de montagnes



sur un point essentiel! Celui qui le défend use de toutes les ressources que donne une première occupation; il choisit sa position à volonté, assure ses flancs en les appuyant contre des torrents ou contre des rochers inaccessibles, ou contre des hauteurs qu'il a soin d'occuper. Il parvient sans peine à établir des feux croisés écrasant l'ennemi qui, forcé de s'approcher en colonnes serrées, de déboucher et de déployer, achète chaque pas au prix de son sang. Arrêté par des chemins rompus, par des retranchements, par des abatis, gêné dans l'usage de son artillerie, l'assaillant est continuellement foudroyé par un feu meurtrier sans pouvoir y répondre efficacement. La manœuvre tournante est la seule à laquelle il puisse avoir recours en cas pareil.

Si des postes défendus et protégés de cette manière ne sont guère accessibles de front, les moyens de parer au danger d'être tournés, praticables en pays ouvert, leur sont interdits. Le terrain resserré ne permet point de se former en échelons pour garantir les côtés; les mouvements de flanc des réserves, propres à tourner l'ennemi qui déborde, sont impossibles. Placées sur des rochers nus et pelés, les troupes ont souvent de la peine à se couvrir contre le feu et les pierres partant des points qui les entourent. Les manœuvres de l'ennemi se dérobent aux yeux des défenseurs; les difficultés des communications empêchent qu'ils en soient avertis à temps et assez tôt pour se soustraire, par une prudente retraite, à des dangers désormais inévitables.

Les postes les plus importants se trouvent toujours dans les vallées, ou bien ils ferment les débouchés des grandes routes. C'est là proprement que sont les défilés et non sur la crête ou le revers des montagnes; car, quoique les chemins qui conduisent sur les cols ou sur les sommets ne soient ordinairement que de mauvais sentiers à peine praticables, ils ne sont cependant pas encaissés dans les anfractuosités des rochers, ni bordés de parois inaccessibles aux communications latérales; on peut en dévier d'un côté ou de l'autre, séparer les files, suivre plusieurs sentiers à la fois, et si même, dans quelques endroits, on rencontre des pas difficiles, il est rare que des hommes isolés ne parviennent pas à les franchir. Avançant de cette manière par différents côtés et gravissant plusieurs montées à la fois, on partage l'attention de l'ennemi; celui-ci succombera toujours sous la force active de son adversaire, soit qu'il emploie ses soldats à la garde des sentiers soit qu'il les tienne réunis pour défendre sa position, car on peut bien ravitailler une troupe dans les montagnes pour une entreprise momentanée, mais non pour un séjour de longue durée. — Un seul poste enfoncé force les autres à la retraite, parce que, pris en flanc et à dos, ils n'ont ni le temps, ni la possibilité de manœuvrer pour arra-

cher à l'ennemi son premier avantage, et s'ils s'obstinent ils risquent d'être taillés en pièces ou réduits à poser les armes.

En un mot, celui qui, dans les montagnes, attend son adversaire de pied ferme, s'expose à tous les dangers qu'entraîne la défaite d'un cordon, et cela encore avec des suites bien plus funestes que dans la plaine, où des manœuvres rapides changent d'un seul coup la face des affaires. En général la plus mauvaise position est celle dont la sûreté dépend de la possession de points isolés, et toutes les positions défensives, dans les montagnes, se trouvent plus ou moins dans ce cas.

Mais revenons aux opérations de la campagne.

Hotzé, après avoir forcé le Zollbruck (le pont inférieur du Péage), avait lancé dans la direction de Ragatz cinq bataillons et un escadron, sous les ordres de Gavazini. Celui-ci poussa vivement les débris de la division Chabran, qui ne comptait plus guère qu'un millier de baïonnettes, les chassa de Sargans et les força de se retirer sur Wallenstadt. Chabran, après avoir embarqué sur le lac son artillerie et ses gros bagages, se porta sur Kerensen où il espérait avoir des nouvelles de Suchet. Le 19, Gavazini prit position à Berschies, où il laissa sa réserve, et marcha avec trois bataillons sur Wallenstadt que l'arrière-garde de Chabran venait d'évacuer pour se porter sur les hauteurs de Muls. Après un combat opiniâtre où la valeur des Français suppléa au nombre, ils furent forcés de se replier sur le gros de la division Chabran qui, réunie, gagna la vallée de la Linth.

En même temps que Gavazini marchait sur Wallenstadt, une deuxième colonne eut ordre de descendre le Rhin pour balayer la rive gauche jusqu'à Verdenberg et pour frayer le passage du fleuve aux autres troupes venant du Vorarlberg. La brigade Humbert, de la division Lorges, disputa le terrain pied à pied; mais elle dut successivement abandonner le Scholberg, les retranchements d'Azmoos, et le soir elle vint prendre position à Wildhaus, aux sources de la Thur, laissant son arrière-garde à Gambs. Les Autrichiens profitèrent de leurs succès pour jeter un pont de bateaux en face de Balzers.

Le corps de Hotzé put dès lors se réunir à l'avant-garde de l'archiduc, commandée par Nauendorff, ce qui permit aux Impériaux d'agir en masse sur la ligne des Français.

#### REPRISE DU ST-GOTHARD PAR LES AUTRICHIENS.

Suwarow avait destiné trois brigades, sous le général Haddick, à rester dans les montagnes pour assurer son flanc et pour occuper le St-Gothard. Ce corps fut composé des troupes sous les ordres de Strauch, Rohan et St-Julien, formant 16 bataillons et un et demi escadron.

Strauch avait quitté Chiavenna à l'arrivée des premières troupes de Bellegarde et s'était joint, par Lugano, à Rohan ; les deux réunis marchèrent sur Bellinzona lorsque les Français quittèrent cette ville, le 23 mai.

La brigade St-Julien avait été laissée par Bellegarde dans la vallée du Rhin antérieur, afin de concourir aux opérations futures dans les petits cantons, et cela, sur la demande qu'en fit Hotzé. Elle reçut maintenant l'ordre de marcher par Dissentis à Urseren, sur le revers du St-Gothard, tandis que le reste de la division Haddick (dix bataillons) pénétrait sur Osogna et attaquait l'arrière-garde française, le 27, à Airolo.

Suivant l'archiduc, cette arrière-garde commandée par Loison, était forte de 2,000 hommes. — D'après Mässéna, Loison n'avait laissé à Airolo qu'un bataillon, qui, étant trop éloigné d'Urseren pour recevoir un secours immédiat en cas d'attaque sérieuse, allait être rappelé lorsque, le 27 mai, sa grand'garde fut attaquée à 3 heures du matin, en avant du défilé de la Piota, par l'avant-garde de Rohan, et rejetée sur son bataillon après une résistance de plus d'une heure. Le bataillon, commandé par Lovisi, se retirait sur le St-Gothard ; mais serré de trop près par l'ennemi, il lança contre lui sa compagnie de grenadiers qui le refoula avec perte sur la Piota.

Les Français n'avaient d'autre retraite que celle par la vallée de la Reuss, et ils devaient nécessairement défendre avec opiniâtreté les accès de la montagne, afin de donner à leurs équipages le temps de filer par le pont du Diable.

Pendant que Lovisi défendait Airolo, Loison, qui occupait Hospital et Urseren, fut attaqué par deux colonnes autrichiennes, celle de St-Julien et une de celles que Haddick avait détachées pour tourner le sommet du St-Gothard ; Loison fut repoussé jusqu'au pont du Diable dont un parti autrichien, qui avait longé le Peterstock, lui disputa le passage. Il fit de vains efforts pour rallier la 109<sup>e</sup> à Wasen ; les soldats étaient démoralisés et il ne put les réunir qu'à Altorf, le 29 au matin.

Cependant Lovisi, arrivé à Hospital et ne trouvant plus les troupes qui devaient le soutenir, soupçonna que Loison avait été forcé ; il continua sa marche sur le pont du Diable, où il trouva l'ennemi rangé en bataille. Sommé de se rendre, il s'ouvrit un passage à la baïonnette, avec la tête de sa colonne ; mais l'ennemi se reforma et deux compagnies restées en arrière, durent mettre bas les armes. — Les Autrichiens poussèrent jusqu'à Amsteig et Lovisi rejoignit Loison vers Altorf, tout en défendant vaillamment le terrain.

Quant à Haddick, il s'arrêta à Airolo avec les troupes de Strauch pour y attendre les brigades Brieg et Lamarseille, qui devaient le re-

joindre par la vallée du Tessin ; se croyant en sûreté du côté de la Reuss, il envoya Rohan sur Domo-d'Ossola afin de masquer les avenues du Simplon ; ensorte que la brigade St-Julien s'avança seule jusqu'à Amsteig qu'elle occupa faiblement.

Pendant que Loison était aux prises avec St-Julien, Lecourbe apprit, par le général Ruby, qui commandait à Schwytz, que Gavazini venait de pénétrer dans le Muthenthal, défendu par la 12<sup>e</sup> légère, et que celle-ci, accablée par le nombre, avait dû se replier sur Schwytz. C'était le 27 mai.

Cet avis mit Lecourbe dans un grand embarras ; d'un côté, la position de Loison à Urseren lui inspirait de vives inquiétudes ; d'autre part, Ruby ayant perdu la tête, ce général n'était plus en état de conserver un poste aussi important que Schwytz. Lecourbe courut au plus pressé, croyant avoir le temps d'accabler Gavazini et de revenir ensuite sur Urseren. — Il partit donc le 27, avec trois compagnies de grenadiers, deux pièces de canon et quelques hussards. Ces troupes s'embarquèrent à Fluelen ; mais le lac était agité par une tempête et on ne put débarquer les troupes que le soir. Lecourbe fit ses dispositions pendant la nuit et attaqua au point du jour avec les débris des 6<sup>e</sup> et 12<sup>e</sup> légère, gardant en réserve ses trois compagnies de grenadiers. La 12<sup>e</sup> légère, commandée par le chef de bataillon Costé, se montra, ce jour-là, au-dessus de tout éloge ; les débris de la 6<sup>e</sup> ne furent pas moins héroïques. — Gavazini, en position derrière le pont de la Muten et soutenu par la légion de Rovéréaz, se défendait avec opiniâtreté. Costé, bravant le feu de la mousqueterie et de deux pièces d'artillerie qui jetaient la mort dans ses rangs, traverse le pont au pas de charge, renverse l'ennemi et le poursuit la baïonnette dans les reins. La 6<sup>e</sup> et la réserve marchent sur ses pas et culbutent tout ce qui résiste jusqu'au pied de la montagne qui sépare le canton de Schwytz de celui de Glaris. 300 prisonniers et deux pièces de canon furent les trophées de cette journée. Les Français n'eurent à regretter qu'une cinquantaine de blessés et quelques morts, tant il est vrai de dire que, dans la plupart des cas, l'économie du sang est en raison directe de l'impétuosité de l'attaque.

A la suite de ces affaires, Ruby demanda son remplacement, prétextant la nécessité de rétablir sa santé et l'impossibilité de monter à cheval. Masséna le remplaça par Rheinwald, son ancien chef d'état-major.

Le lendemain matin Lecourbe était de retour à Altorf. Il y trouva tout en confusion ; Loison venait d'y arriver. Lecourbe lui reprocha, non d'avoir cédé trop faiblement, mais de n'avoir pas suivi ses instructions, qui lui commandaient de s'adosser au Furca et de se replier, en

cas d'événements, sur le Valais où il aurait rejoint Xaintrilles. — Loison se justifia de son mieux sans donner d'excuses bien valables.

La position de Lecourbe était de nouveau très embarrassante ; il venait de conjurer un danger pour retomber dans un autre. Sa division était adossée à un lac et il n'avait que peu ou point de barques pour le traverser ; il ne voyait pour toute voie de retraite que le sentier de Lucerne par Unterwald impraticable aux chevaux. Il aurait donc fallu abandonner son artillerie et ses convois ; mais il n'était pas homme à se retirer avant d'avoir tenté la dernière chance de succès.

Lecourbe ordonna à Loison de reprendre Amsteig, ce qui était facile puisque ce point n'était que faiblement occupé. Puis, tirant de Schwytz la 38<sup>e</sup>, il marcha avec elle et les grenadiers au soutien de Loison. St-Julien, rejeté d'Amsteig, ne put soutenir le choc ; il coupa le pont qu'il avait sur la Madera et se replia sur Wasen. Le même jour, Lecourbe balaya le Schachenthal et le lendemain, 31 mai, Loison marcha avec deux bataillons sur Wasen pour l'attaquer. Le mauvais temps l'obligea de reprendre position sur les hauteurs en face des Autrichiens.

Le 1<sup>er</sup> juin, à 3 heures du matin, le combat commença. St-Julien accueillit chaudement les Français et disputa longtemps les approches du village. Se repliant ensuite brusquement, il passa le pont, le coupa et la fusillade continua d'une rive à l'autre.

Lecourbe aurait bien désiré porter un détachement sur Dissentis pour menacer le flanc des impériaux, pendant qu'il les attaquerait de front ; mais les troupes étaient pieds nus et n'avaient d'élan qu'en sa présence. Il se vit obligé de différer l'attaque jusqu'au lendemain matin. St-Julien ne lui en donna pas la peine ; il se replia, dans la nuit, sur Geschenen ; néanmoins, malgré toute la célérité de son mouvement, à 5 heures du matin, les Français étaient sur ses talons. Le combat s'engagea aussitôt. Les Français culbutèrent les Autrichiens jusque dans le village. Enfin, faute de cartouches, les Français tentèrent une charge à l'arme blanche qui fut repoussée, ce qui força les Français à se retirer sur les hauteurs en arrière. St-Julien rallia alors ses troupes et les ramena à son tour devant Wasen. A mesure qu'ils approchaient du village, les Impériaux accéléraient le pas dans l'espoir d'y prévenir les Français.

Les Français étaient en désordre, pliaient partout ; tout semblait perdu ; mais Lecourbe, pénétré de l'inutilité des efforts qu'il ferait pour arrêter ses troupes et les résoudre à tenir ferme, parut un instant céder au mouvement de sauve qui peut et s'élança à cheval vers Wasen où se trouvaient en réserve les trois compagnies de grenadiers des 38<sup>e</sup>, 76<sup>e</sup> et 109<sup>e</sup>. Là, mettant pied à terre et prenant un fusil des mains d'un fuyard, il ordonna à ses braves grenadiers de le suivre. La charge

bat et il se précipite, à la tête de cette petite colonne, au-devant de l'ennemi. Les troupes débandées, excitées par cet exemple, rougissent d'un moment de faiblesse, se rallient d'elles-mêmes et culbutent les Autrichiens vers Geschenen avec une perte de 200 morts et de 1500 prisonniers, dont deux officiers supérieurs. Loison était au nombre des blessés Français.

La fatigue de ses troupes et le manque de vivres, contraignirent Lecourbe à s'arrêter; il se contenta de jeter quelques éclaireurs dans les montagnes pour ramasser les fuyards. St-Julien se replia sur Urseren avec les débris de sa brigade; les deux bataillons qu'il y avait laissés, renforcés par un troisième que Haddick avait envoyé, lui permettaient de conserver cette position naturellement forte. Lecourbe, après deux jours de repos, se préparait à attaquer St-Julien lorsqu'il reçut l'ordre de Masséna de se replier sur Altorf et Schwytz.

L'obéissance faisait une loi à Lecourbe de se mettre en route immédiatement, mais il lui parut trop dur de laisser échapper un ennemi qu'il regardait comme à moitié vaincu. Il mit donc l'ordre dans sa poche et ordonna l'attaque.

St-Julien occupait, en avant du pont du Diable et sur les hauteurs, une belle position. Abordé vers les 11 heures du matin par la brigade Loison, il fut successivement délogé des revers des montagnes et obligé de venir se masser dans le défilé qui conduit au pont; il s'y maintint longtemps; mais Lecourbe arriva avec la réserve de grenadiers; les Impériaux culbutés abandonnent le champ de bataille jonché de morts et de blessés, et se dirigent à la course sur le pont où il y eut un moment d'affreuse confusion. St-Julien était perdu s'il n'eût détruit le pont et préservé ainsi le seul bataillon qui avait eu le temps de franchir la Reuss. Les deux autres furent atteints dans des gorges fermées par des glaciers et obligées de poser les armes.

Cependant Masséna, inquiet de ne pas recevoir de nouvelles de Lecourbe, se décida à lui expédier un de ses aides-de-camp, qui arriva au moment où la rupture du pont venait de séparer les combattants, et qui décida enfin Lecourbe à obtempérer aux ordres du général en chef.

#### OPÉRATIONS DE XINTRAILLES EN VALAIS.

Au moment où les Autrichiens préparaient l'attaque combinée sur les Grisons, le Directoire exécutif français, pressé par les événements et par les revers successifs qu'éprouvait l'armée d'Italie, donna l'ordre à Masséna de détacher un corps de 15,000 hommes de l'armée d'Helvétie pour l'envoyer à celle d'Italie. Masséna, malgré le danger extrême de sa position, se mit en mesure d'obéir à cet ordre et détacha effectivement un corps d'une dizaine de mille hommes qu'il envoya sur

le Léman, aux ordres de Xintrailles. Mais l'ordre du Directoire ne disant pas par où il fallait faire passer ce corps, Masséna profita de cette circonstance pour le retenir à Lausanne et dans les environs, de manière à ce qu'il fût à portée de se porter en Valais où l'insurrection devenait menaçante. Il paraît même que Masséna donna à Xintrailles des instructions secrètes ; puis il réclama auprès de son gouvernement en lui représentant le danger qu'il y avait à dégarnir la Suisse dans les circonstances où elle se trouvait. — Plus tard, les ordres du Directoire furent modifiés.

Dans le Haut-Valais, l'insurrection avait fait de grands progrès. Les rebelles, renforcés par les bandes fugitives de l'Oberland et des petits cantons, et recrutés de déserteurs français, avaient été organisés par d'anciens officiers suisses au service du Piémont et par le comte Eugène de Courten, qui, plein d'audace, et d'ailleurs actif et considéré, s'était placé à leur tête.

Le gouvernement helvétique, d'autant plus effrayé que l'armée française était éloignée du foyer de l'insurrection, demanda à Masséna du secours. Le général en chef y consentit, car il ne voulait pas laisser à la merci des rebelles les communications avec l'Italie, au moment surtout où les désastres de l'armée d'Italie ouvraient le Simplon aux Austro-Russes. Il envoya donc en Valais la 110<sup>e</sup>, un bataillon vaudois, le 7<sup>e</sup> hussards et six pièces de canon, sous les ordres de l'adjudant-général Schiner, accompagné d'un commissaire civil (Deloës). Schiner rencontra les avant-postes insurgés entre Sion et Sierre et les repoussa sur Brigue; mais il échoua dans une attaque qu'il dirigea sur le bois de Finge. Dans ce moment, le corps de Xintrailles se rassemblait près de Vevey; Schiner le sollicita vivement de venir à son aide, ce à quoi Xintrailles consentit d'autant plus volontiers que cette intervention rentrait dans les instructions secrètes qu'il avait reçues de Masséna. Deux demi-brigades entrèrent donc immédiatement dans le camp de Sierre, en attendant que l'arrivée d'autres troupes permit de commencer les opérations.

Le 24 mai, les insurgés enhardis par l'inaction des républicains, sortirent du bois de Finge au nombre de plusieurs milliers et attaquèrent le camp. Mais accueillis par une vive fusillade, ils se replièrent bien vite dans leurs retranchements.

Le lendemain, 25, Xintrailles les attaqua à son tour sur deux colonnes, une heure avant le jour. La première colonne, conduite par le commandant Barbier, forte de trois bataillons et un escadron, les chassa du bois de Finge et les poursuivit jusqu'à Louèche (la Souste). — La colonne de gauche, composée de deux bataillons des 89<sup>e</sup> et 110<sup>e</sup>, ainsi que des grenadiers de ces demi-brigades, dirigée par Xintrailles

lui-même, attaqua la position de Louèche, défendue par sept pièces d'artillerie bien placées, qui enfilèrent l'étroit passage de la vallée; l'accès en était rendu encore plus périlleux par des tirailleurs qui croisaient leurs feux. — Deux détachements de flanqueurs (toujours la manœuvre tournante) gravirent, hors de portée de l'artillerie, les crêtes des berges, tandis que le gros de la colonne, remontant le fond de la vallée, aborda la position de front; elle fut accueillie par une grêle de balles et de mitraille au pied des retranchements. Déjà la colonne faiblissait, lorsque, sur les flancs des insurgés, une fusillade bien nourrie et partant des sommités, vint leur apprendre qu'ils n'avaient pas songé à tout. Xintrailles redoubla de vigueur au centre et ses troupes pénétrèrent dans les retranchements où elles tuèrent les canoniers sur leurs pièces. Les Haut-Valaisans en déroute s'enfuirent sur Rarogne, abandonnant leur artillerie et leurs magasins.

Le lendemain 26, la colonne de droite passa à gué la Saltina et se porta sur Brigue où les insurgés s'étaient ralliés. Mais ils abandonnèrent cette ville et se rejetèrent dans les montagnes en arrière, d'où ils furent successivement culbutés jusqu'à la nuit. La prise de Brigue était importante, car elle rendait plus facile l'occupation du Simplon.

La colonne de gauche arriva le même jour à Waters, sur la rive droite du Rhône, d'où elle se porta par les revers des monts sur Moërel et Lax, pour s'emparer du pont sur le fleuve entre Lax et Aernen, où se trouvait le plus fort rassemblement d'insurgés. Leur position était forte par son assiette. Xintrailles l'ayant reconnue, jugea qu'il n'avait pas assez de troupes pour l'attaquer avec chance de succès; il envoya l'ordre à la 28<sup>e</sup> et à la 104<sup>e</sup>, qui arrivaient à Vevey, de le rejoindre à marche forcée. En même temps il essaya des voies de conciliation en adressant une proclamation aux habitants, leur promettant l'oubli du passé s'ils rentraient dans leurs foyers et déposaient les armes, menaçant au contraire ceux qui persisteraient dans la révolte de les passer par les armes. — Cette proclamation fit déposer les armes à un grand nombre de paysans qui vinrent faire leur soumission. Mais les plus obstinés et les plus compromis s'étaient retirés à Lax où, renforcés par deux bataillons autrichiens que Strauch leur avait envoyés, ils bravaient les offres d'amnistie dans une position formidable.

Xintrailles qui avait été rejoint par la 28<sup>e</sup>, les y attaqua le 1<sup>er</sup> juin. Les Haut-Valaisans firent bonne contenance et, pendant plusieurs heures on ne put gagner un pouce de terrain; mais vers midi, débordés par les tirailleurs, ils furent vivement rejetés sur les Impériaux, derrière lesquels ils se reformèrent et combattirent encore quelques heures avec des chances variées. Enfin ils furent mis en déroute et dès lors le combat recommença avec une nouvelle ardeur contre les Autri-



chiens qui finirent par abandonner le champ de bataille jonché de morts, vers 8 heures du soir. On leur fit 200 prisonniers.

Xintrailles poussa sur le Simplon les grenadiers de la 110<sup>e</sup>; quelques compagnies de la même demi-brigade furent envoyées au St-Bernard, et il confia aux troupes helvétiques la garde des gorges et des défilés sur ses derrières.

La tranquillité eût été pour longtemps rétablie en Valais si Loison, battu à Urseren, se fût dirigé par le Furca sur le flanc et les derrières des insurgés, au lieu de se retirer sur Altorf.

Cependant Haddick, instruit de la marche de Xintrailles, se décida à porter Strauch à Obwald au secours des Valaisans, en même temps qu'il envoyait Rohan à Domo-d'Ossola. Ces circonstances connues de Xintrailles, jointes aux inquiétudes qu'il éprouvait du côté du Mont-Blanc, menacé par les austro-Russes, maîtres de Suse, lui firent suspendre son mouvement. Il fixa son quartier-général à Brigue en attendant des ordres de Masséna.

Quand on compare les différents mouvements des Français et des Autrichiens à cette époque, on ne peut s'empêcher de rendre justice à la célérité et à la vigoureuse activité des premiers. C'est ce qui leur donna une prépondérance marquée sur leurs adversaires qui, par leur lenteur, ne surent jamais profiter de leurs avantages, malgré leur supériorité numérique.

Mais il est temps de revenir aux opérations du centre de l'armée d'Helvétie.

*(La suite au prochain numéro.)*

---

**Russie.** — On vient de reprendre sérieusement le projet de fortifier la capitale de la Russie; le général Tottleben a été chargé de rédiger le programme de cette entreprise.

Saint-Pétersbourg peut être considérée comme une ville complètement ouverte. Elle n'est protégée par aucun ouvrage extérieur ni par aucune fortification d'ensemble. Le tracé des quelques défenses qui s'y trouvent remonte à Pierre-le-Grand, époque à laquelle la défense n'avait pas de rapport avec ce qu'elle est devenue de nos jours.

On vient également de réorganiser les écoles militaires de Russie.

Ces établissements sont: 1<sup>o</sup> L'académie militaire, pour les officiers d'état-major, du génie et de l'artillerie; 2<sup>o</sup> Les deux corps des cadets, qui correspondent à peu près à l'École de Saint-Cyr; 3<sup>o</sup> Le corps des pages; 4<sup>o</sup> Le corps des nobles volontaires; 5<sup>o</sup> Le corps de Paul; 6<sup>o</sup> Le corps des enseignes de la garde; 7<sup>o</sup> L'école militaire d'Orenbourg; 8<sup>o</sup> Le lycée impérial de Czarskoïeselo; 9<sup>o</sup> Le corps des cadets d'Elisabethgrad, de Kiew, de Kasan, de Moscou, d'Orel; 10<sup>o</sup> L'école d'équitation militaire de Saint-Pétersbourg; 11<sup>o</sup> L'école de chirurgie militaire, créée par l'empereur Nicolas à Ujazdovo, en Pologne.

L'ensemble de ces établissements donne un total d'environ 9,000 élèves de toutes armes.